



Risque de bizarrerie, par Serge Moati

« *Vivre, sans avoir l'Amour évident. Cette bizarrerie de cassages de gueule, de rebondissements, mille choses différentes.* »

Témoignage Risque de chance, le 01/12/2016 à Paris, de Serge Moati, journaliste et documentariste.

Cher Serge, baigné par le succès de ton rêve d'Orient, peux-tu me dire, s'il te plaît, quel est le plus beau risque dans la vie ?

Vivre. Cette bizarrerie de cassages de gueule, de rebondissements, de mille choses différentes. En tout cas, vivre m'est apparu comme extraordinairement hasardeux depuis le début.

As-tu un exemple vécu de ce risque de vivre ?

La question me paraît posée à l'envers, je n'ai pas d'exemple. Si je prends le risque de vivre de mon père, c'est la déportation, un retour très inattendu de camp de concentration – et un retour héroïque, c'est-à-dire la participation à la Libération de Paris les armes à la main, après s'être évadé d'une prison en France et être sorti de ce camp qui n'était, Dieu merci, pas un camp d'extermination, mais un camp de concentration où il avait été envoyé en tant que résistant socialiste. Ils n'ont pas su qu'il était juif. Il aurait suffi qu'ils lui fassent baisser son froc. Risque de vie. Il en est sorti pour aller en prison à Paris... C'est très bizarre de sortir d'un camp

de concentration ; risque de mort, risque de vie. Il s'est évadé ensuite de la prison où il était détenu, boulevard Mortier, dont les bâtiments sont devenus maintenant le siège de la DGSE, puis il a rejoint la Résistance à Paris et a remis les clés de Paris au Général de Gaulle au nom des journalistes de la Résistance, car mon père était un grand journaliste. Voilà. Je suis donc une sorte de survivant, un type qui ne devait pas naître. Risque de vie au départ. Je ne devais pas naître, car ils avaient tout fait pour que mon père ne puisse pas avoir d'enfant. J'ai été une sorte d'ange gardien. Je n'existais pas du tout, mais en lui une voix disait : « Ne va pas là, tu vas te faire arrêter ; ne prends pas cette rue, il y a du danger. Par contre, prends la rue Dufour (où j'habite), car trois immeubles plus loin il y a le Conseil National de la Résistance »... dans lequel il est entré. J'ai l'impression, évidemment fantasmagorique, que j'ai été comme je voulais vivre, c'est-à-dire un ange gardien. Lui mort, je ne serais pas né. Donc : premier risque de vie.

Si je comprends bien, Serge, ta première contribution au monde, c'est d'être un ange gardien, et tu as commencé par t'occuper de ton père ?

J'ai commencé par mon père. Ensuite, je n'ai pas été un ange gardien tout le temps. J'ai été un type qui a essayé de s'en sortir, puisque mes parents sont morts quand j'avais onze ans, dans un pays, la France, que je ne connaissais pas, car je suis originaire de Tunisie. Pensionnaire, boursier et pauvre. Mon risque de chance, ce fut mon incroyable passion pour le cinoche. Un copain plus fortuné que moi, qui avait une petite caméra avec laquelle il filma sa première communion ou je ne sais pas quoi, est devenu mon premier producteur. Je me suis mis à filmer, filmer, filmer. La rencontre avec la fiction, c'est-à-dire l'histoire inventée en images, a été salvatrice. Le deuxième risque de chance de ma vie a été ma rencontre avec François Truffaut, le grand cinéaste. Hasard d'une petite annonce dans *France Soir* : « Jeune cinéaste cherche jeunes enfants pour tournage. » C'était son premier film, *Les 400 coups*, en 1959 et j'ai été pris. Comme il a su que j'étais passionné de cinéma, que je lui ai avoué que je voulais être metteur en scène, et que c'était par ailleurs un type qui savait très bien ce qu'il voulait, il m'a fait assister à tout le tournage, alors que je n'avais qu'une scène à tourner. J'ai donc passé mes vacances de Noël avec lui et je suis resté en relation avec lui jusqu'à sa mort. C'était un type important et il m'a fait confiance, si bien que j'ai quitté le lycée à 17 ans, sans avoir mon bac, et que j'ai travaillé tout de suite. J'ai trouvé une place d'assistant-réalisateur

en Afrique noire, où j'ai fait mes premières classes professionnelles, ce qui m'a permis de rentrer ensuite à l'ORTF.

Qu'est-ce que tu reconnais en toi-même, par toi-même qui te donne le goût de vivre ?

Je vais dire des conneries et des banalités : le goût de vivre, ce sont les femmes et les enfants. Mes trois enfants.

Les enfants sont des conneries, Serge ?

Non, bien sûr que non. Par conneries, je veux dire banalités : que tes enfants te donnent le goût de vivre, ce n'est pas très original. Mais c'est vrai. Je crois que j'ai évité à mes enfants ce que j'ai connu, c'est-à-dire l'insécurité, simplement parce que j'ai été présent – pas par génie. Moi, j'ai toujours été dans l'insécurité. Jamais on ne m'a dit : « C'est bien, ce que tu fais », puisque les parents n'étaient pas là. Jamais on ne m'a donné des conseils, quand j'étais puceau, sur comment être dépuclé. Mais j'ai pu assurer mes enfants. Je n'avais pas une flèche, mais j'ai réussi à leur payer des apparts, etc. Les trois exercent le même métier que moi. Je ne les ai pas pistonnés, mais je leur ai donné une sorte de sécurité : « Vas-y, n'aie pas peur. » Contrairement à ce qu'on peut croire de moi de l'extérieur, j'ai eu peur toute ma vie. Je ne suis pas du tout flambant, je suis quelqu'un que le coup de massue de l'orphelinat n'a pas quitté. J'ai même écrit un bouquin qui s'appelle *Le Vieil Orphelin*¹¹⁰, car il n'y a pas d'âge pour être orphelin et l'on ne guérit pas de cette blessure. Pour moi, c'est arrivé à l'âge de 11 ans, mais il n'y a pas d'âge pour ce malheur. Je vois des orphelins de 70 ans aussi dépourvus que moi lorsque j'en avais 11.

Ni âge, ni échelle dans la souffrance.

Non, je ne crois pas, en effet.

Face au difficile, n'est-ce pas souvent en s'ouvrant à tout autre chose que les solutions naissent ?

C'est ce que j'ai fait avec le cinéma. Je n'avais aucune raison, ne connaissant personne dans ce métier, de m'intéresser à ça – et surtout, d'y arriver.

110. MOATI, Serge, *Le Vieil Orphelin*, Flammarion, 2013.

Est-ce un risque d'être juif dans l'histoire, Serge, et faut-il riposter ?

Riposter, bien sûr, se bagarrer, casser la gueule, ce que j'ai fait à ma petite échelle. Il ne faut évidemment pas laisser les antisémites tenir le haut du pavé. Le risque, c'est le regard de l'Autre. Ce peut être simplement un regard qui marque la différence, et dans ce cas, après tout, que l'Autre aille se faire foutre mais quand cela devient plus violent il y a un risque. Je viens de terminer un bouquin intitulé *Juifs de France, pourquoi partir ?*¹¹¹ Ce livre parle de l'Alya, c'est-à-dire le départ des Juifs de France vers Israël parce qu'ils se sentent en insécurité. Ils ont été neuf mille en 2017, c'est effrayant ! Je ne trouve pas cela normal, mais je n'ai pas à les juger, car eux te diraient : « Oui, il y a un risque à être juif. » À moi, ils disent que je ne peux pas comprendre, parce que j'habite dans les beaux quartiers, j'ai du fric et je suis connu... En vérité, si, je peux comprendre. Mais effectivement, je n'habite pas dans une cité chaude où des mecs te font chier parce que tu portes une kippa. Je ne suis pas religieux, je ne fais partie d'aucune communauté, je ne vais jamais à la synagogue, donc ils me disent : « Tu ne peux pas ressentir et comprendre le risque. » Soit, je ne peux pas comprendre, mais je comprends quand même parce que je ne suis pas trop con. (Rires partagés)

Qui es-tu comme magicien et que fais-tu en tant que magicien dans ce monde ?

Qu'est-ce qui te fait dire que je suis un magicien ?

Premièrement, je suis chez toi dans un univers magique, je n'ai qu'à ouvrir les yeux pour m'en apercevoir; deuxièmement, il y a ce que tu es; et troisièmement, le fait que tu sois né avec la passion de l'image et que tu la transmettes à tes enfants et au monde par les mots et par les écrans, n'est-ce pas un peu magique ? Je crois que nous sommes tous magiciens.

Moi pas. J'ai eu avec les magiciens des rapports compliqués. Des rapports de peur d'abord, quand j'étais petit, avec les magiciens du bord de mer qui voulaient m'hypnotiser. J'étais ridiculisé, car dans les cafés sur la plage, parmi l'assistance de gamins chahuteurs que nous étions, ils me choisissaient toujours comme cobaye. Ils me faisaient croire qu'il y avait la mer sur la scène et que je devais me baigner. Paf, je tombais sur le truc et

111. MOATI, Serge, *Juifs de France, pourquoi partir ?*, Stock, 2017.

j'avais peur. Ensuite, j'avais peur des magiciens qui devinaient les secrets des gens. Je n'osais pas dire que j'étais orphelin : en colonie de vacances, les autres gamins autour me faisaient tellement chier que je leur faisais croire que mes parents étaient en Tunisie et j'inventais des coups de fil. À la fin, ils me demandaient avec insistance : « Mais qui c'est, ton père ? » Alors j'ai inventé une histoire invraisemblable, pendant le Tour de France, en disant que mon papa était Poulidor. J'inventais donc aussi les coups de fil avec Poulidor : « Comment m'as-tu trouvé dans l'étape machin ? ... » Je suis ainsi devenu une star de la colo. Or un jour, aussi invraisemblable que cela puisse paraître, voilà que des magiciens arrivent pour amuser la colo et me font monter sur la scène : ça recommence ! La foule des gamins scande : « Poulidor, Poulidor, Poulidor ». Le magicien demande : « Pourquoi crient-ils Poulidor ? » Je réponds : « Parce que je m'appelle Poulidor. » Et le magicien de répondre : « Non, tu ne t'appelles pas Poulidor. » Alors, je me mets à pleurer et je quitte la scène en courant pour me réfugier dans un coin. Mon statut de star s'est évanoui aussi vite qu'il était venu. La seule magie que je peux m'accorder est d'avoir transformé tout cela en œuvre d'art, d'avoir tenté d'en faire de la fiction, du roman, des films. La magie a transformé ces malheurs-là en quelque chose d'autre. Risque de chance. Je ne me suis pas contenté de pleurer, mais cette petite histoire que je viens de te raconter, j'en ai fait un film et j'en parle souvent dans mes bouquins. Elle m'a fait grandir au lieu de me tuer, reste que sur le moment, la fin de cette colonie de vacances a été un cauchemar. Je suis devenu magicien par volonté de riposte.

Serge, qu'est-ce que tu aimerais mettre à la place du difficile de notre monde ?

Je ne peux pas répondre, c'est trop abstrait pour moi. Et puis, je n'ai pas envie de mettre quelque chose à la place du difficile.

Partages-tu la vision de Jean Vanier : « Toute personne est une histoire sacrée » ?

Évidemment. Toute personne est sacrée. S'il y a de la spiritualité chez moi, elle est là. Ce n'est pas une rencontre mystique sur un quelconque chemin de Damas, où l'on meurt beaucoup en ce moment. C'est le visage de l'Autre, le visage d'un enfant, une certaine lumière sur un visage qui m'a fait devenir un croyant. Cela ne va pas très loin dans la métaphysique, mais c'est ça. Le mot « sacré » signifie la chose la plus précieuse au monde. C'est cela qui

nous rapproche de ce que moi j'appelle Dieu, et le reste ne m'importe pas. La religion, je m'en fou Étrangement, ce n'est pas dans les temples que je ressens le sacré, mais en descendant dans la rue. C'est aussi au fin fond de l'Inde, où j'ai beaucoup voyagé. Chaque fois c'est la même histoire, je rencontre des êtres humains et parfois il surgit une grâce quasiment surnaturelle. En fait, elle n'est pas surnaturelle, elle est inscrite dans l'humanité. Là, je suis absolument bouleversé. Alors, dans ma tête et dans mon cœur je prie. Sans connaître de prières rituelles, j'invente une prière.

Tu vois que tu es magicien, Serge.

Oui, de ce point de vue là.

Qu'est-ce que tu vis dans ta vie que tu souhaiterais voir continuer?

Tout. Je vois bien ce que je devrais améliorer, mais je voudrais que tout continue. J'ai une femme que j'aime, des enfants que j'aime. Je ne suis pas riche, mais j'ai suffisamment de quoi vivre. Alors, je te réponds : tout.

As-tu un défaut dont tu souffres?

La peur. La crainte de ne pas être celui que j'aurais aimé être. Cela va te paraître absurde, mais j'aurais aimé être le plus grand metteur en scène du monde et je ne suis qu'un bon artisan de la télévision française. Je ne m'y résous pas. J'aurais vraiment voulu changer le monde avec mes films. Je ne crois pas y avoir réussi (rire), donc cela me fait chier. J'ai fait ce que j'ai pu.

Pourquoi dis-tu « j'ai fait »? Rien n'est trop tard!

Oui, mais j'ai 70 ans, tout de même. C'est un peu tard. On verra.

Est-ce que tu as des mentors et quels messages te portent-ils?

Je n'ai pas de mentors au sens de guides spirituels. Truffaut, oui. François Mitterrand n'était pas un mentor, mais un type que j'admirais et qui m'a appris des choses sur les forces de l'esprit, précisément. J'aime bien les vaillants, mais je ne peux pas citer un mentor, je n'en ai pas.

Ta vie est-elle un stage d'Amour comme la mienne ici-bas ?

Une des rares chansons qui me fait pleurer est un poème d'Aragon chanté par Léo Ferré quand j'étais gamin et anarchiste. Il y avait une autre chanson, québécoise, plus populaire : *Qu'il est difficile d'aimer*. Je trouve que ce stage d'Amour permanent qu'est la vie continue à être difficile pour moi. Je n'ai pas l'Amour évident. « J'aime les gens » est facile à dire, mais ça ne me vient pas si naturellement. Je sais que lorsque je fais des émissions les gens sont contents, car ils ont l'impression d'avoir été aimés et écoutés. À travers tous les gens que je filme dans le monde, je reconnais des frères. Mais ce n'est pas évident. Parfois, quand je me réveille le matin, j'ai l'œil embrumé et je me demande ce qui va se passer dans la journée. Quand j'ai une caméra en main, une transfiguration s'effectue, comme si l'œil de la caméra était un œil Amoureux et empathique.

Donc, d'accord pour parler de stage d'Amour, car ce n'est jamais gagné. Il n'y a pas de diplôme de fin de stage, du style : « Monsieur Moati, stagiaire d'excellence, a gagné. » Non, non. Ce serait vaniteux et absurde de dire : « J'ai gagné, je suis un mec bien, Amoureux des autres. » Je ne suis pas capable de cela. Pour un stage d'Amour, il faut s'aimer soi-même et ce n'est pas mon cas. Je m'aime bien, mais en même temps je me trouve assez moyen, donc c'est toujours un apprentissage. Dans la franc-maçonnerie, que j'ai quittée il y a très longtemps, il y avait les trois grades premiers : apprenti, compagnon, maître. Je crois que je suis toujours resté apprenti, alors que ce n'était pas la réalité, j'avais avancé. C'est parce que j'ai avancé que je peux dire que je suis resté apprenti.

Faut-il tout oser demander dans la vie ?

Il le faudrait, honnêtement, il le faudrait. C'est ce que je me reproche de ne pas savoir faire. C'est ce que je fais quand je vais demander des financements pour un film, mais j'ai la trouille. Je m'emperlificote et j'emperlificote mon interlocuteur. Je m'y prends mal, je suis maladroit, je le fais rire au moment où il faudrait le faire pleurer. Il faudrait pouvoir oser. Je suis très content, car mes enfants sont beaucoup plus audacieux que moi. C'est ma fierté. Eux, ils osent, bravo ! Je trouve cela magnifique. Moi je n'ai pas osé, car l'orphelinat a créé en moi une sorte de culpabilité terrible. Comme je n'osais pas dire que j'étais orphelin, j'ai menti terriblement dans ma vie.

Avant que mes parents ne meurent, quand ils avaient cinq minutes de retard par exemple, je pensais qu'ils étaient morts. Si Papa disait : « Je serai là à 20 h », à 20 h 10 je commençais à appeler les hôpitaux. J'ai passé mon temps dans l'angoisse de les perdre. Comme ensuite je les ai perdus, je me suis dit : « C'est ma faute. À force d'y penser, j'ai créé l'événement. » Pensée magique. Cela m'a empêché d'oser demander. Je me sens coupable d'avoir été un enfant qui a tué ses parents. Je ne sais pas pour quelle obscure raison, mais je me sens capable et surtout coupable d'avoir fait cela. La petite statue que tu vois là-bas, c'est la reine Élisabeth d'Angleterre. C'est une petite figurine de quatre sous, qui bouge la main de temps en temps et que l'on achète dans les boutiques de souvenirs. Je l'avais prise comme mère de substitution, c'est quand même étrange ! Je m'étais dit : « J'ai une maman au Ciel, elle me protège. » En plus, c'est une reine, je n'ai pas pris n'importe qui. Je me suis donc créé une légende. Mes parents étant morts, j'avais une mère là-haut qui me protégeait en Angleterre. J'étais son fils naturel et elle m'avait confié à de braves gens, juifs tunisiens à Tunis, car elle avait fauté.

Un jour, j'étais patron de France 3, Mitterrand m'invite dans un voyage d'État en Angleterre, sans que je sache trop pourquoi. Nous traversons Londres en carrosse et je salue « mon peuple » sans que personne ne le sache. On me présente à la Reine aux côtés de François Mitterrand qui me dit sans bouger les lèvres : « Votre maman ». Je croyais que la reine – que j'ai failli appeler « *mum* » – allait me tomber dans les bras en reconnaissant son fils. Elle m'a demandé : « Comment marche la télévision régionale en France ? » et le grand chambellan, devant ma réponse trop longue, m'a vite poussé de côté. J'aimais François Mitterrand pour sa capacité à mettre en scène des trucs pareils uniquement pour nous faire rire, parce qu'il avait dû entendre mon histoire folle de mère reine inventée racontée par un copain.

Pourquoi as-tu accepté ma demande d'interview ?

Parce que tu m'as paru sympathique et honnête. Le thème du Risque de chance m'a plu.

Donc, quel est le plus beau risque dans la vie, en un mot s'il te plaît ?

Vivre.

Le mien aura été de partager ce moment avec toi aujourd'hui... Merci du fond du cœur. As-tu un secret à confier ?

Non, pardon.

As-tu une dernière question ?

Vais-je retrouver mes parents ?